

LA SEIGNEURIE DU CHRIST

Les développements qui vont suivre ne veulent pas être un traité de théologie biblique sur la Seigneurie du Christ. La place dont nous disposons n'y suffirait pas. Notre intention est bien plutôt d'ordre spirituel. Nos considérations se proposent de prolonger une théologie biblique et de mettre le lecteur un peu plus en contact avec la réalité. Un tel effort n'apparaîtra pas superflu à qui sait combien le contenu objectif de la foi, aussi connu et évident qu'il soit apparemment, demeure lointain et étranger pour l'esprit de nos contemporains.

I

La Seigneurie du Christ sur l'Eglise et sur le monde a, selon l'apôtre Paul, son fondement dans la volonté de Dieu. Celle-ci veut « ramener toute chose sous un seul chef, le Christ » (*Eph.*, 1, 9 s.). La Seigneurie du Christ ne prend pas origine dans un dessein et dans un vouloir d'homme ; elle n'est pas le résultat de l'efficience de forces historiques ou naturelles ; elle a son fondement, par delà tout ce qui est au ciel et sur la terre, en Dieu. C'est parce que Dieu veut redonner un chef à l'univers, au sens propre du mot veut le « récapituler », qu'il y a la Seigneurie du Christ. Dieu, par avance et depuis toujours, a établi le monde sur le Christ comme sur son chef. Les *éons*, les ères de l'histoire cosmique, eux aussi, sont d'avance établis par Dieu sur le Christ. Ils ont été prévus et prédestinés par Dieu en vue du Christ. Le monde est issu de cette éternelle volonté, et du fait même de l'éternel « bon vouloir », il est porté dans le Christ.

Cette prévoyance et cette prédestination sont aussi, si l'on peut parler de la sorte, originellement et proprement à replacer dans l'acte créateur. Et voici ce que cela implique : du fait même que cette prévoyance et cette prédestination sont ramenées à Dieu, il faut aussi les ramener au Christ. De plus, si elles tiennent en Dieu, elles tiennent par là même dans le Christ. Et finalement, pour autant qu'elles visent Dieu, elles visent le Christ. On oublie souvent ce que dit l'*Épître aux Colossiens*, 1, 16 : « Tout a été créé en Lui... Tout a été créé par Lui et pour Lui. Et Il est avant toute chose et tout se tient en Lui » (cf. aussi *1 Cor.*, 8, 6) Le Christ est bien, selon *Ephésiens*, 3, le *secret de la Sagesse de Dieu* que le créateur a tenu caché. Tout ce qui est, non seulement dès l'origine est prédestiné par Dieu dans le Christ, mais est aussi en l'acte créateur dirigé vers le Christ. La création est définie par Lui comme par son fondement et sa fin. La Seigneurie du Christ est donc une réalité ni étrangère ni *a priori* opposée à la création originelle (et voilà pourquoi nous avons été amené à parler de ces choses). Tout ce qui est s'origine à la Seigneurie du Christ. Celle-ci est annoncée dans l'acte créateur, à tel point que c'est la création qui a été façonnée pour elle. Comment en serait-il autrement après ce que dit l'apôtre Paul (*Rom.*, 8, 19) : ce n'est pas seulement nous, qui « avons l'esprit », mais bien aussi la création, « soumise par Adam à la vanité », qui « soupire et gît dans la douleur jusqu'à maintenant » et « aspire avec ferveur » à la révélation de sa Seigneurie ? Voilà qui est juste, car la Seigneurie du Christ vient non seulement s'assujettir ce qui touche à la création, mais délivrer la créature, pour un temps ou pour toujours.

II

Mais ce tout — cette totalité de puissances, hommes et monde — ne se présente plus, d'après l'apôtre Paul, tel qu'il a été créé. Les puissances et les forces de la création primitive se sont érigées et ont érigé leur empire en forces autonomes. Par l'antique désobéissance d'Adam, l'homme s'est détourné de Dieu, son créateur, et de lui-même en tant que créature ;

il a refusé Dieu et son propre être créé. Par là il s'éloigne de Dieu selon le Christ et en éloigne son monde, et il détériore aussi sa propre existence en même temps qu'en lui celle de son monde. L'apôtre ne nous livre pas davantage les tenants de cette double chute des puissances et de l'homme. Il regarde seulement le monde en état de chute et ne s'intéresse qu'à sa réalité présente. N'est-il pas, en effet, le monde où les hommes vivent maintenant et en lequel le Christ veut établir sa Seigneurie ? Remémorons-nous donc brièvement les traits caractéristiques de ce monde historique, qui est le nôtre.

C'est un monde fermé sur soi : non pas par Dieu qui, comme créateur, ne cesse de l'appeler à la vie ; mais du fait que les puissances et les hommes le ferment en permanence. Il est dominé par l'Esprit des forces autonomes. Le domaine où se tient cet Esprit et d'où il règne, c'est l'« air ». Cela veut dire, à y regarder de plus près, l'atmosphère vaste et lourde dans laquelle l'homme a trouvé son monde et son temps, dans laquelle il vit, et à partir de laquelle il comprend son monde. Cet Esprit des forces autonomes, qui règne comme une puissance opposée à la Puissance de Dieu, grâce à l'atmosphère qu'il a préparée, présente à l'homme le monde comme un *éon* éternel et comme l'unique fondement et l'unique horizon de l'existence. Il fait en sorte que le monde avec ses menaces et séductions devienne ce par quoi en définitive l'homme conduit sa vie. Au moyen de la fascination, dont il ne cesse de parer le monde, l'Esprit des forces autonomes captive les hommes qui respirent son « air ». Assurément il serait malgré tout sans pouvoir, s'il ne trouvait en l'homme, tel qu'il descend d'Adam, une tendance qui lui corresponde et tende vers l'offre d'un monde autonome. Cette tendance est ce que l'apôtre appelle « le désir de la chair ». En bref, il signifie par ce mot cette recherche égoïste de soi et d'un monde autonome, qui domine les sens et l'esprit de l'homme. Cède-t-il à cette tendance, succombe-t-il à cet amour-propre fondamental — et cela arrive continuellement, car il a à cela une trop grande inclinaison — et il se corrompt. Mais il se corrompt sitôt et pour autant qu'il cède à la sollicitation d'un monde autonome et dominateur, et ce monde

lui a été présenté par l'Esprit universel d'autonomie. Dans le péché — car c'est son processus qui est ici décrit — il y a toujours une réalité à double face : en lui je me livre à moi-même et je me livre au monde qui s'offre à moi en son autonomie. Ainsi par injustice et par auto-justification (le péché est les deux), je renforce l'Esprit du monde autonome. Or du coup l'apparence menaçante et séduisante du monde autonome m'entraîne toujours plus avant dans le péché.

En ce jeu réciproque des puissances et des hommes, qui constitue l'histoire humaine, la déchéance culmine avec la mort. Car ce retour égoïste sur soi et sur un monde autonome est en même temps détour de Dieu et de ses dons. Or ce détour est justement la mort. La vie n'est, en effet, donnée que dans une existence toute suspendue à son Créateur et reçue de sa main. La vie est pur don et elle est dans l'acte de recevoir. Elle est pur cadeau et gratification.

Cela, bien sûr, l'homme, pour autant qu'il s'origine en Adam, ne l'aperçoit pas. Cette aversion pour Dieu, son Créateur, ce repli sur soi comme réalité indépendante absorbent la lumière de sa contemplation, assombrissent son regard ; par leur fait, il voit et fait tenir son monde dans un demi-jour bien particulier. Ce dernier lui cache le caractère porteur de mort de l'existence égoïste et autonome, or c'est à travers lui que la vie précisément si désirée en son être indépendant et autonome le séduit et l'induit en erreur, loin de la vérité, de l'évidente et valable réalité des choses, loin de lui-même et de son monde.

Ainsi l'homme, considéré en Adam de par son origine historique, sous la poussée de l'esprit de vouloir propre et par aversion pour Dieu, refuse le Créateur : il ne veut plus Lui être redevable de la vie, ni pour lui ni pour son monde. Il se refuse lui-même, car ce qui sort de son auto-affirmation, par delà son refus, c'est seulement la mort.

Quelle force provoque donc cet abandon égoïste à la poussée du monde autonome ? Répondant à cette question, l'apôtre Paul parvient à une donnée qui lui découvre la terrible puissance du péché en ce monde adamite, puissance que

nous minimisons sans cesse. Et cette force, « aiguillon » du péché et de la mort, c'est la Loi. La Loi est, en résumé, pour Paul, l'exigence que pose le Créateur : par elle Il ordonne sa créature en elle-même et pour ses proches et de la sorte la règle pour la vie et en la vie. Cette exigence de Dieu a été manifestée de manière exemplaire dans la Loi d'Israël, mais aussi, de façon sporadique, bien sûr, et exposée à toute sorte d'obscurcissements, dans la conscience des païens. Elle est la Parole du Créateur, sollicitant la responsabilité de chacun des hommes, cette Parole qui seule met en marche la vie du monde. Mais comment ?

Cette Loi, cette ordonnance de la vie pour la vie, cette voix du Créateur appelant sans cesse l'homme à un choix vital, doit-elle être la force qui provoque l'homme au péché en la mort, qui le remet, lui et son monde, au pouvoir de l'égoïste esprit du « monde » ? En fait, c'est bien ce que pense l'apôtre et on peut relire son avis en *Romains*, 7, en *Galates*, 4, 3. Que la Loi ait dans le monde adamite une telle efficacité ne vient assurément pas de Dieu, le Créateur, ni non plus de son précepte. Cela ne vient pas davantage de ce que les puissances et le péché auraient détruit la Loi. Bien au contraire, elle persiste, exigence de Dieu et de l'acte créateur, au milieu de ce monde de péché et de « puissances » porteuses de mort. Cela vient de la force des « puissances » et du péché. « La Loi (exigence du Créateur) est sainte et le précepte (son ordre particulier) est saint, juste et bon », dit Paul (*Rom.*, 7, 12). Mais la recherche de soi par l'homme, l'esprit de vouloir-propre qui l'inspire, agissent sur l'exigence divine et ses commandements, qui nous atteignent toujours en notre milieu terrestre et historique, de sorte que nous sommes constamment et uniquement conduits par eux à l'affirmation de nous-mêmes, à l'assurance en nous, à l'auto-édification. La réaction de l'homme devant la Loi est la suivante : ou bien je transgresse, par delà la matière du précepte, le précepte lui-même et je suis injuste; ou bien j'en accomplis seulement la littéralité, afin de me rassurer et de me vanter. Et c'est pour moi sollicitation à la justice propre. Au cours de cette constante provocation au mal par la Loi (car le péché en fait mauvais usage), il peut

bien y avoir accomplissement occasionnel des préceptes, mais cela ne compte pas pour qui vient juger en son ensemble de l'histoire des hommes. La recherche de soi s'empare de la Loi et, à prendre globalement les choses, se l'asservit et l'asservit du coup à la mort. « Il s'est trouvé que le précepte fait pour la vie me conduisit à la mort », dit Paul en *Rom.*, 7, 10.

Les puissances et les hommes ayant tourné en loi de mort la loi de vie, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'en leur monde ainsi fermé la relation fondamentale soit l'*inimitié* : inimitié envers Dieu et inimitié les uns envers les autres (cf. *Eph.*, 2, 14 ss). Il ne peut y avoir de base pour une paix, là où sans cesse on s'abandonne à l'affirmation égoïste de soi, où l'on considère et l'on comprend Dieu et les autres hommes comme de purs obstacles ou comme de purs moyens par rapport à cette affirmation.

La vie en sa réalité, celle où nous nous trouvons présentement, est incessante contestation de la création par les puissances et par les hommes. La création n'est pas détruite par leur chute. Elle n'est pas non plus mortellement atteinte. Le Dieu Créateur n'est ni vaincu ni paralysé. Il garde en main sa création jusqu'au moment par lui fixé. Mais la création est contestée par les puissances et par les hommes qui en mésusent. Et c'est au point que, voulant exprimer ceci, l'apôtre dit : « La création a été soumise à la vanité ». Dans le mensonge creux de leurs cœurs égoïstes et de leur apparente autonomie, ils cherchent à volatiliser la création

III

Dieu intervient de nouveau en sa création qui, lors de l'histoire d'Adam, s'était refusée à son Créateur et à sa volonté. Il n'abandonne pas sa création en sa déchéance. Il la restaure. Il la rétablit en l'état qu'Il lui avait donné, où elle se tenait en tant que création. Il la remet de nouveau dans l'obéissance. Il la soumet à la Seigneurie du Christ.

Comment cela se passe-t-il ? L'apôtre répond : cela arrive en la Croix et en la Résurrection de Jésus-Christ. Voilà une

expression qui remonte aux temps apostoliques et qui, pour la plupart d'entre nous, est une expression usée. Par elle cependant s'annonce le processus historique qui brise la continuité du monde et de l'existence. Par elle est annoncé que Dieu fixe pour le monde et pour l'homme un nouveau commencement. Il le fait au moyen d'un événement historique en plein milieu de notre histoire. Sa Sagesse multiforme, cachée jadis en l'acte créateur, est introduite dans le monde en Jésus-Christ, en un homme concret, en un lieu historique concret, à une heure historique concrète. Dieu est désormais, comme le dit l'apôtre (*Eph.*, 1, 20), « à l'œuvre en Jésus-Christ ». Il est à l'œuvre en sa Croix. Car la croix est toute l'histoire de Jésus-Christ, au sens où elle en découle. La croix en effet explique cette histoire à partir du commencement et en tous ses actes ; elle l'explique de l'intérieur, comme un fondement et une fin. En la croix se réalise enfin, dans ce monde introverti et détourné de Dieu, l'« être dépendant » de l'obéissance à Dieu. En la croix culmine, dans ce monde égoïste et référé à soi, l'ouverture désintéressée sur les autres en obéissance au précepte de Dieu. En la croix, en la mort sur la croix, s'accomplissent l'obéissante acceptation de la volonté de Dieu et la soumission consciente à l'exigence de mort qui pèse sur l'homme égoïste. Sur la croix apparaît, en obéissance à Dieu, l'évacuation des péchés — des péchés des autres, semence de mort, que le Christ a pris en charge en sa propre existence (sur son propre corps !). La croix est, en un sens pleinement concret, prise sur soi du droit à la vie d'un autre avec renonciation à son propre droit ; elle est abandon dans l'obéissance de sa propre vie en faveur du prochain. En ce sens la mort du Christ est donc bien une rupture (mot ici tout à fait concret), rupture de l'être du monde déchu et déçu en son égoïste prétention. Voilà pourquoi la croix est le divin établissement dans le Christ d'un monde neuf et obéissant.

Or ceci apparaît lors de la Résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts. Par elle, en effet, Dieu fit échapper à la mort et aux puissances de mort Celui qui, par obéissance, assumait le péché des autres et en sa mort le fit expirer, et il l'a fait pénétrer dans la vie de par la puissance de Dieu.

Grâce à la Résurrection, la Puissance qui agit en l'amour obéissant du Christ et en son sacrifice, est manifestée par Dieu comme plus puissante que toutes les « Puissances ». Ces dernières, en effet, ont leur puissance dans la mort. Or désormais un nouveau commencement est établi pour le monde et pour les hommes et il l'est dans le Christ-Jésus crucifié et ressuscité, élevé en la Puissance de Dieu (précisément) jusqu'à la « Droite » du Père, ainsi qu'il est dit ; il est aussi établi dans son Amour, qui a fait expirer les péchés des autres. Une vie nouvelle, juste, véritable s'ouvre ; désormais en la réalité nouvelle qu'est Jésus-Christ crucifié et ressuscité des morts une nouvelle possibilité s'offre à tous. Le monde et les hommes sont dès lors de fait érigés sur Jésus-Christ, comme sur Celui dont le dévouement leur a donné la vie. Désormais le Christ en sa croix et en sa résurrection des morts a pris rang de Seigneur. Désormais il en est comme ce qu'écrivit l'apôtre à la communauté de Rome : « Aucun de nous ne vit pour soi ; aucun ne meurt pour soi. En effet, si nous vivons, nous vivons pour le Seigneur et si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur. Que nous vivions ou que nous mourions, nous appartenons au Seigneur. Car le Christ est mort puis est passé à la vie pour être le Seigneur des morts et des vivants » (*Rom.*, 14, 7-9).

Qu'il soit Seigneur se manifeste par rapport au futur : tout avenir désormais se décide en lui, ou plutôt c'est Lui qui décide de tout avenir. Supposons qu'un homme veuille lui échapper à Lui et à sa croix (or souvent la vie entière n'est qu'une tentative de Lui échapper) : nul autre que le Seigneur ne viendra sur le chemin de cet homme. Même si le monde ne veut plus vivre de la croix et de la résurrection, mais de ce qui lui permet de se réaliser lui-même, son avenir est le Seigneur et sa croix victorieuse. Car, aux dires de l'apôtre Paul ainsi que des autres Ecritures et du Seigneur en personne, la résurrection du crucifié est résurrection qui se termine avec la Parousie, l'avènement manifeste et définitif des élus. Que nous le sachions ou non, que nous le voulions ou non, l'avenir est dans les mains de Celui qui a été établi notre Seigneur en suite de la Croix et de la résurrection des morts ; c'est vers

cet avenir qu'est tendue toute vie et, d'une façon ou d'une autre, toute espérance ; tous, nous en vivons. De Lui dépend notre vie, maintenant et par la suite, et maintenant parce que pour la suite.

IV

C'est pourquoi l'œuvre de Dieu dans le Christ — par qui, grâce à la croix et à la résurrection, il a brisé la contrainte du péché et de la mort — n'est pas, dans le présent de l'histoire, achevée. Mais avec la même force qui a éveillé le Christ d'entre les morts et l'a élevé au-dessus des puissances, Il prépare maintenant dans le Christ sa Seigneurie définitive et en même temps érige sa Seigneurie passagère sur terre, dans l'Eglise. Par la même force : celle de l'Esprit Saint. C'est en Lui que le Christ a été appelé des ténèbres de la mort à la lumière et à la vie. En lui désormais il fait se lever sur le monde, dans le cœur des hommes, sa vie et sa lumière. Ce n'est pas là métaphore. C'est un fait véritable.

Pour faire reconnaître sa Seigneurie sur terre, dans l'Eglise, le crucifié, le ressuscité, le glorifié, se manifeste à ses apôtres. Il se communique à eux, les fait communiquer avec lui, pour pouvoir par eux s'ouvrir aux autres hommes et ouvrir à lui les autres hommes. Or cela se produit en la puissance de l'Esprit qui donne de le connaître. Dans son Esprit, qui Le révèle et le rend présent, il se saisit des apôtres qu'il envoie et les voue à leur mission ainsi qu'à sa Parole et à son œuvre. Ceux-ci, une fois gagnés à lui grâce à l'Esprit, lui permettent d'éclairer et de faire renaître à la vie le cœur des juifs et des païens ; ils font que ces derniers se tournent vers lui, qu'ils se rassemblent autour de lui comme son peuple ; ils font qu'il apparaît comme en son Corps dans ce peuple rassemblé qui lui appartient ; ils font qu'il se manifeste en ce Corps, l'Eglise, comme en sa Seigneurie.

Les lettres de Paul portent témoignages de la façon concrète dont il entend l'établissement de la Seigneurie du Christ crucifié et ressuscité, grâce au ministère apostolique de l'Evan-

gile dans l'Eglise. Dans la puissance qui le rend présent et lui permet d'agir, c'est-à-dire dans la puissance de l'Esprit-Saint, le Christ lui-même se sert de la parole et de l'agir des apôtres pour se manifester. Il se donne à reconnaître et à expérimenter à travers la parole et l'action apostoliques. Par elles il communique son histoire, sa personne, sa parole, ses actions, ses souffrances, sa mort, sa résurrection, son ascension, son retour ; par elles il parle aux hommes, il va aux hommes ; il éclaire le flou de leur vie par un regard sur sa Vérité ; il leur montre leur nouveau fondement en son don ; il leur ouvre la vie justifiée et sainte, fondée sur les événements divins porteurs de grâce et sur la rémission en lui des péchés ; il leur fait entrevoir les perspectives illimitées de la croix, et encore bien d'autres choses. Ainsi par la force de l'Esprit Saint, grâce à la prédication, l'exhortation, le travail missionnaire des apôtres, le Christ en personne introduit les siens dans son domaine. Par là, il constitue visiblement et fait croître ce domaine, en ceux qui y pénètrent. Son domaine est l'Eglise.

Nous disons rapidement « grâce à *la parole* et à *l'œuvre apostoliques* » ; par cette expression, qui est de l'apôtre lui-même, nous résumons ce qu'ailleurs il appelle « l'Evangile », c'est-à-dire la parole dans ses diverses formes : prédication, enseignement, exhortation, précepte, commandement, ordonnance, prière. Et parmi ces formes diverses de la Parole, il y a aussi les signes efficaces, baptême et eucharistie avant tout, Parole qui résume tout, qui est la plus dense et la plus efficace et qui donne à l'apôtre d'être efficient dans le signe. Accompagnant et renforçant tout ceci, il y a ce que l'apôtre appelle « les signes et miracles », ces hauts faits admirables de Dieu dans les charismes extraordinaires, que suscite l'Evangile. Puis, au service de tout ceci, l'existence de l'apôtre, ses souffrances, sa vie de disciple, en lesquelles se manifeste la croix du Seigneur. « Quoique vivants, nous sommes sans cesse livrés à la mort, à cause de Jésus, afin que la vie de Jésus soit, elle aussi, manifestée dans notre chair mortelle » (2 Cor., 4, 11).

Encore autre chose : nous disons « parole et œuvre *apos-*

toliques ». De fait la Seigneurie du Christ en l'Esprit-Saint se résume fondamentalement et authentiquement en la parole et en l'action des apôtres. Mais on peut reconnaître, ce que font déjà les lettres de saint Paul, que la parole, l'œuvre (et le ministère) apostoliques se continuent par la parole, l'œuvre (et le ministère) de l'Eglise. Celle-ci, sur le fondement des apôtres et des prophètes, développe leur parole, leur action, leur ministère et poursuit jusqu'à la fin leur succession. « Le corps tout entier reçoit de son chef... de quoi se faire croître lui-même en vue de sa propre édification dans l'amour » (*Eph.*, 4, 16).

Pour notre sujet, il est cependant plus important de voir en son ensemble ce grand et unique mouvement, dans lequel le monde se trouve engagé depuis la croix et la résurrection. Désormais, et actuellement encore, ce mouvement conduit au Christ les hommes et leur monde, qui de manière potentielle sont rétablis en lui. Il les fait tenir en lui dans le rassemblement de son peuple, dans la constitution de son corps, l'Eglise. Lié au Christ Jésus, rappelé de la mort par la Puissance de Dieu supérieure à toute autre puissance, après avoir assumé ce monde de péché, ce mouvement se rattache à la force de l'Esprit qui éveille les morts. Il se poursuit par l'appel du Seigneur (ce même Seigneur) à entrer en sa Seigneurie terrestre passagère par l'entremise du ministère apostolique de l'Évangile. Et c'est justement dans la force de l'Esprit (du même Esprit) que s'exerce ce ministère. Ce mouvement se terminera quand le Seigneur « sur commandement » fera son entrée et rendra définitivement manifeste sa Seigneurie, en lui et en les siens. Mais avant même de s'insérer sur la croix et la résurrection, ce mouvement se rattache, si on veut le ramener à son origine, à la Providence et à la prédestination du monde par Dieu : il a été prédestiné en vue de Celui pour qui la création elle-même fut préparée.

V

De quelle façon se réalise sa Seigneurie passagère sur les siens ? Ici, comme l'essence de la Seigneurie du Christ doit

être présentée d'après le miroir de l'existence chrétienne, nous ne pouvons ajouter que peu d'indications. Ce que l'apôtre Paul, toujours en accord avec les autres apôtres, déclare avec insistance, est que le Seigneur glorifié se pose comme parole et audition au moyen de son Evangile. Il devient le Seigneur dès que nous l'écoutons, que nous lui devenons obéissants et ainsi lui appartenons. Cette obéissance à l'écoute est ce que l'apôtre appelle la foi. Il l'a défendue avec passion contre l'incompréhension des juifs et des païens, qui y voyaient une production de l'agir ou de la pensée. En réalité, elle n'est pas un produit que l'on tire de soi, mais une décision, décision de qui écoute le Christ réclamant obéissance à ce qu'il exige. En une telle décision, la foi opère sur elle-même un retournement : elle se détourne, comme dit quelque part l'apôtre, de ses anciennes idoles (et à leur propos nous pouvons penser que l'homme est à lui-même sa propre idole la plus familière et la plus fascinante) ; et elle se tourne, pour le servir « vers le Dieu vivant et vrai » (*1 Thess.*, 1, 9). Dans la foi, l'homme porte décision sur lui-même. Dans la foi, il entre en la Seigneurie de Dieu dans le Christ. La foi est une remise de soi, sans cesse renouvelée, au Seigneur à qui nous appartenons.

Sous ces deux aspects, la foi n'est, bien sûr, que commencement de la vie nouvelle sous la Seigneurie du Christ. Celle-ci s'affermite dans l'amour. Car l'amour est l'énergie de la foi. Il est la manifestation que, dans la foi, la vie du Christ m'a été donnée des mains de Dieu. Il est réponse agissante à la Parole d'amour du Christ, qui m'a réintroduit dans l'être pour Dieu et pour autrui. Il est ouverture de ma vie sur Dieu et sur autrui. En sa justice et en sa vérité le prochain expérimente aussi ce caractère ouvert de la vie.

L'amour est exercice, mise en œuvre de la foi ; de même l'espérance est sa visée et son élan. Elle est le confiant abandon de la foi aux perspectives à elle ouvertes dans le Christ. Elle donne des ailes à la confiance et la renforce, confiance qui, face au choc de toute réalité de premier plan, se fixe vigilante et réfléchie sur l'Invisible, sur la Présence « qui vient ». L'espérance donne ferveur à l'attente de la vie annoncée et

offerte dans le Christ. Elle l'attend, toute tendue vers elle (cf. *Rom.*, 8, 19) ; elle se hâte à sa rencontre, devançant le temps, tandis que la recherche de soi, sans espoir, parce que toujours déçue, se presse sans cesse devancée par le temps, bien qu'elle soit réalité du temps — ou plutôt *parce qu'elle est réalité du temps*. Mais par ailleurs l'espérance attend avec patience. Elle n'anticipe rien dans la témérité ou dans le rêve — et aussi ne va-t-elle pas au-devant de la mort et de cette terrible puissance du cosmos —, tandis que l'homme qui se cramponne à lui-même et à un monde autonome, se perd en illusions nées de son évidente impatience, à ses yeux justifiée. Ainsi se montre l'espérance, regardant d'en bas vers le Christ, se projetant vers « Celui qui vient » (Et bien sûr c'est lui, le Christ).

Elle se hâte et cependant attend, précisément là où il n'y a plus rien à espérer, dans les afflictions de la vie, la persécution, la mort. Elle se manifeste dans la patience, qui subit la mort comme mort et comme vie.

Nous devons couper court à ces réflexions. On doit voir clairement la manière dont la Seigneurie du Christ, de Jésus-Christ crucifié et ressuscité, s'achève et se reflète dans l'existence chrétienne — dans la foi, la charité, l'espérance et tout ce qu'elles comportent. Car en la foi, la charité, l'espérance et ce qui leur appartient, l'homme ne fait pas qu'établir sa vie sur les exigences de la croix et de la résurrection du Christ, mais pénètre (de l'intérieur) ces exigences et en même temps la croix et la résurrection du Christ. En elles, sur le fondement de la croix et de la résurrection, il se détache enfin de lui-même et s'abandonne à Dieu et à Celui que Dieu envoie avec ses exigences. En la foi, l'espérance, la charité, la patience et d'autres vertus encore, il reçoit l'assise nouvelle de sa vie et commence à vivre de nouveau de la force de Dieu ; et c'est dans le Christ, avec et sous le Christ.

Là s'achève — pour ne rien oublier — le projet de sa vie, tel qu'autrefois son baptême l'avait dessiné. Car il est dit (*Rom.*, 6, 13 s.) : « Nous qui avons été baptisés dans le Christ, c'est dans sa mort que nous avons été baptisés, afin que,

comme le Christ a été ressuscité des morts par la gloire du Père, nous vivions, nous aussi, dans une vie nouvelle ». Quand le chrétien dans sa vie suit la ligne qui lui a été tracée d'avance à son baptême, il laisse clairement paraître sur lui ce dessein que le Christ a tracé sur le champ du monde. Il témoigne dans son être et dans son existence de la croix et de la résurrection du Christ, fondement et but de sa vie. Il témoigne par là de la Seigneurie du Christ sur les siens.

VI

Le Christ est Seigneur des siens, au point de les inclure dans sa croix et sa résurrection des morts ; reste à s'interroger sur la signification pour le monde de cette Seigneurie du Christ sur les siens, et aussi de cette Seigneurie passagère en général. Par *monde*, nous n'entendons pas ici le milieu de vie des chrétiens. L'entendrait-on ainsi, il n'y aurait plus qu'à répondre : Seigneurie signifie libération de ce monde, ouverture à un ordre nouveau et cependant ancien, libération en vue du rétablissement de la création dans le Christ. Là où foi, charité, espérance régissent une communauté, déterminent son esprit, éclatent aussi à la lumière la vérité originelle, la justice, la sainteté des choses, la santé, l'harmonie de la création.

Mais nous n'entendons pas ici par *monde* ce milieu de vie qui est l'ambiance de l'Eglise. Nous pensons aux non-chrétiens et à leur sphère de vie, aux hommes et aux peuples « du dehors », comme dit l'apôtre. Et nous pensons aussi à cette deuxième réalité : les « puissances » et « dominations » qui, ne l'oublions pas, font partie de l'être du monde.

Ce monde et ces hommes « du dehors » sont tous, eux aussi, sous le droit de la croix et de la résurrection du Christ d'entre les morts ; c'est bien pour eux aussi, qu'il a, en son corps, évacué les péchés et la mort, et qu'en sa Vie il a disposé une vie nouvelle. Or ce droit est devenu pour eux droit concret, historique avec l'apparition de l'Eglise dans le monde. En vue de quoi, d'après saint Paul, le Christ « nous a-t-il rendus vivants avec lui, alors que nous étions morts du fait de

nos transgressions, nous a-t-il ressuscités avec lui et portés en lui jusqu'au ciel », si ce n'est « pour démontrer par là aux siècles à venir l'extraordinaire richesse de sa grâce en sa bonté pour nous » (*Eph.*, 2, 5 ss) ? Dès lors, depuis la mort et la résurrection du Christ, depuis que le chef s'est formé dans le monde un Corps, l'Eglise, aucun éon, aucune ère de l'histoire ne franchit, venant de l'avenir, la limite des temps, qu'il n'ait son regard retenu par l'aspect de la grâce, de la grâce manifestée par l'Eglise. Et l'Eglise elle-même, apparaissant sur la scène du monde comme en ces cieux qui le conditionnent, apparaissant au milieu des puissances et dominations, attire sur elle le regard de tous les temps à venir. Elle est la grande surprise, la grande occasion de trouble, la grande invitation, la grande espérance des temps cosmiques. Par elle, lieu et signe de la grâce, se trouve posée une fois pour toutes, jusqu'à jamais et en tout lieu, la grande question et imposé le grand choix : le monde, les siècles vont-ils entrer en cette sphère vitale, qui ouvre sur Dieu, qui rend la vie ouverte sur Dieu, ou bien vont-ils se fermer dans leur propre sphère à l'avenir, au Christ ? Par l'intermédiaire de l'Eglise, lieu de la grâce, que le Christ s'est acquis et qu'il a rempli, c'est toute l'histoire qui est appelée à se laisser emplir, à devenir histoire accomplie. Et voilà pourquoi les croyants doivent tout faire pour témoigner d'une vie pleine de grâce.

Les « puissances et dominations », comme les appelle l'apôtre, entrent dans la composition du monde. Elles sont déploiement de l'Esprit hostile, force de vouloir-propre, qui, insaisissable et insondable, travaille constamment le monde et domine son atmosphère. Elles sont déploiement de l'Esprit puissant et impalpable qui utilise le monde, ses institutions, ses personnes et aussi ses forces élémentaires et en eux rayonne et agit de sa puissance destructive et enténébrante. Elles aussi connaissent, grâce à l'Eglise, le nouveau visage de la Sagesse de Dieu. Mais elles ne le connaissent pas comme les hommes : eux étaient placés devant la décision à prendre ; elles le connaissent comme leur jugement. Il appartient à leur essence de se fixer par esprit d'autonomie à être « puissances », c'est-à-dire puissances adverses, parce que de vouloir propre. Elles ne

peuvent plus se convertir. Aussi pour elles, croix et résurrection signifient seulement la fin de leur être ; il n'a plus rien d'autre à attendre que l'anéantissement. Or cela, elles le voient inscrit en l'Eglise, signe manifeste que la force de Dieu est dans le Christ vainqueur et l'emporte sur la force de vouloir-propre. Elles connaissent par l'Eglise que dans le Christ elles ne sont plus désormais qu'impuissance.

Mais puissances et dominations n'en cherchent que davantage à faire valoir leur force en dehors de l'Eglise, en dehors de la Seigneurie du Christ, là où et dans la mesure où les hommes se soustraient à cette Seigneurie. Aussi l'histoire est-elle toute traversée par une force de plus en plus corrosive s'attaquant au Christ et à son Eglise. En même temps — et c'est là une sorte d'auto-affirmation des puissances et la plus dangereuse — cette force multiplie les imitations de l'esprit, de l'institution aussi et de la structure de l'Eglise. C'est au point que les gens à courte vue, c'est-à-dire ceux qui ne savent pas discerner les esprits, sont incapables de voir une différence entre utopies « mondaines » et espérance eschatologique, entre groupement social et communauté de charité, entre le *corpus humanum* et le *corpus Christi*. Il est fait mention non seulement dans l'*Apocalypse* de Jean, mais encore chez Paul (cf. 2 *Thess.*, 2, 9 ; 2 *Cor.*, 11, 14) des merveilles ou signes trompeurs et menteurs de l'Antichrist, derrière qui se tient assurément l'Esprit hostile. La peur devant l'Avènement, qui doit manifester le Christ comme maître des puissances et les puissances comme vidées de force, rend ces dernières si furieuses les unes contre les autres et contre l'Eglise que l'apôtre — contrairement à tout espoir trompeur à l'intérieur comme à l'extérieur de l'Eglise — parle du temps d'après le Christ comme de « jours mauvais », et il dit que ces « jours mauvais » s'achèment vers le « mauvais jour » qui les termine et les achève. En vue de ce jour, la Seigneurie du Christ sur les siens étant mise à l'épreuve une fois encore par une attaque générale des puissances exacerbées, il importe, comme dit l'apôtre, de s'équiper du complet équipement de Dieu. Ce n'est pas qu'il protégera les « soldats du Christ » des souffrances et de la mort et les préparera à une victoire sur la terre ; mais

il les garde d'une chute éternelle et les fait se tenir devant Dieu.

L'apôtre sait que Dieu a choisi et prédestiné le Christ seul comme Seigneur du monde : de toujours il avait ordonné la création au Christ comme à son futur Seigneur, il l'établit en cette dignité au jour de la croix et de la résurrection, il a érigé passagèrement dans l'Eglise sa Seigneurie sur le monde : l'apôtre sait tout cela et aussi que tout cela excite contre cette Seigneurie, l'Esprit de vouloir propre du monde : il n'a plus rien à gagner, mais tout à perdre, seulement les jours, les « jours mauvais » de ce temps courent irrévocablement vers son avènement, apparition définitive et manifeste de sa Seigneurie. L'apôtre connaît les angoisses et les consolations de cet état du monde ; il les découvre sans ambiguïté aux chrétiens. C'est pourquoi il fait précéder toute son exhortation de cette petite phrase : « Restons éveillés et sobres » (1 *Thess.*, 5, 6).

Heinrich SCHLIER

1. La version allemande originale de cet article a paru dans *Geist und Leben*, 1957, p. 246-256. La traduction française a été faite avec l'aimable autorisation de la direction de cette revue et du professeur Schlier.